



## SCIENCES

## PETIT TRAITÉ DE HASARDOLOGIE. – Hubert Krivine

Cassini, Paris, 2016, 256 pages, 14 euros.

Si le concept de hasard est omniprésent, sa signification fait débat entre les tenants d'un déterminisme strict et ceux qui croient à une volonté divine – le hasard ne résultant alors que de notre ignorance du dessin qui nous régit. Qu'est-ce donc que ce hasard ? La rencontre inopinée de facteurs indépendants (chute du pot de fleurs sur un passant infortuné) ? la complexité de l'agitation des atomes ? l'incertitude de l'avenir ? Le physicien Hubert Krivine expose avec pédagogie – et humour – les principes du calcul des probabilités et les questions qu'il soulève, celles du chaos déterministe ou de la physique quantique, par exemple. Il met en garde contre des applications fallacieuses dans lesquelles il est aisé de se faire piéger par des raisonnements à l'allure scientifique, et invite à se méfier de la tendance à mobiliser des statistiques pour justifier de simples préjugés. Il tord le cou à la pseudo-loi des séries et montre combien notre « intuition » de ce qui est véritablement aléatoire est en fait un guide trompeur.

ÉDOUARD BRÉZIN

## BIOGRAPHIE

## UN DESTIN. – Georges-Arthur Goldschmidt

Éditions de l'Éclat, Paris, 2016, 128 pages, 12 euros.

Ne pas être juif et être traité comme un Juif : c'est dans ce hiatus qu'a grandi Georges-Arthur Goldschmidt, écrivain et traducteur. En 1937, il a 9 ans ; il vit près de Hambourg avec ses parents et son frère. Il est protestant, comme toute sa famille, convertie dès avant 1869. Mais le régime hitlerien décrète juif tout individu ayant des parents, grands-parents ou arrière-grands-parents juifs. Et c'est ainsi que le petit protestant devient doublement étranger : à la communauté juive à laquelle il n'appartient pas et au monde chrétien auquel il croyait appartenir. Mais il devient surtout étranger à lui-même, par la perte de tout repère. À partir de cette expérience d'enfant, de ce désarroi initial, de cette impression d'être « en flagrant délit d'on ne sait quoi », Goldschmidt s'interroge sur la judéité, la culpabilité, la liberté, mais aussi sur le langage, instrument idéal du mensonge, et sur son absence, instrument de la découverte de soi. C'est un livre captivant, juste et chaleureux, et d'une grande virtuosité chaque fois qu'il s'agit de rendre compte de cette partie insaisissable de notre être que l'on appelle l'identité.

PIERRE DESHUSSES

## JEUNESSE D'UNE OUVRIÈRE. – Adelheid Popp

Les Bons Caractères, Pantin, 2016, 128 pages, 10 euros.

Publié en 1909 et préfacé par le dirigeant de la II<sup>e</sup> Internationale August Bebel, ce récit autobiographique raconte l'enfance, l'adolescence et la jeunesse d'Adelheid Dworak (1869-1939), issue d'une famille pauvre de Vienne originaire de Bohême, qui épousera le dirigeant social-démocrate Julius Popp en 1894. Elle connaît une enfance marquée par la faim et les humiliations liées à la misère et doit travailler dès 13 ans, après la mort de son père. Confrontée à une mère aimante mais confite en religion, elle n'en va pas moins devenir une oratrice, une journaliste et une organisatrice de premier plan pour les luttes des ouvrières en faveur de l'égalité politique et sociale. Elle sera aussi l'une des dirigeantes du mouvement socialiste autrichien et international et, après la première guerre mondiale, une élue au conseil municipal de Vienne, ainsi que l'une des sept premières femmes de l'Assemblée nationale constituante. Aux origines de cet itinéraire, on trouve deux facteurs : une volonté farouche d'instruction et de savoir grâce aux livres, et un refus radical de céder aux sirènes de la religion.

CHARLES JACQUIER

## CINÉMA

## Toni Erdmann de Maren Ade

2016, 162 minutes, sortie en salles le 16 août 2016.

L'événement marquant du Festival de Cannes 2016 restera l'emballement de la critique française pour Toni Erdmann, de Maren Ade. Film allemand le plus drôle depuis les comédies (hollywoodiennes) d'Ernst Lubitsch pour Les Cahiers du cinéma, proposition « pour chacun d'entre nous de se réinventer » « contre l'ordre économique mondialisé, contre l'industrialisation de la culture, contre la fatalité généalogique » pour Le Monde, cette comédie qui s'étire sur cent soixante-deux minutes n'a pourtant pas figuré au palmarès final, qui a préféré couronner Moi, Daniel Blake, de Ken Loach. Les pitreries du personnage de Toni Erdmann – d'ailleurs démarqué du comique américain Andy Kaufman –, qui vient gentiment perturber la vie de sa carriériste de fille, la vision convenue d'une multinationale où l'on peut être poussé à se mettre littéralement à nu pour « le bien de l'entreprise » ont rendu dithyrambique la critique, fâchée ensuite qu'on ait pu préférer un film démontrant par la force d'un récit humaniste les ravages de l'ultralibéralisme. George Miller, président du jury, a donc été renvoyé à son indignité, celui d'être le père de Mad Max...

PHILIPPE PERSON

## THÉÂTRE

## De la Bastille à l'Élysée

LES ÉDITORIAUX des « brochures de saison » et autres déclarations d'intention de directeurs de théâtre sont aujourd'hui toutes (ou presque) frémissantes de sensibilité politique. La Comédie-Française tient à affirmer que, « quand les peurs et les extrêmes semblent chaque jour un peu plus s'alimenter mutuellement, la vertu du théâtre est de nous renvoyer à nos contradictions, nous rappelant aux enseignements de l'histoire, mais sans didactisme ni leçons assénées ». Le théâtre des Amandiers, à Nanterre, est plus intrépide : « Nous sommes en crise. (...) Cette crise est financière, elle nous interpelle sur la répartition des richesses... » Celui de Gennevilliers annonce la création d'un « laboratoire de création et de recherche sur les mécanismes d'exclusion et de repli (1) ». En bref, le théâtre, ou du moins le théâtre subventionné, se déclare acteur des enjeux collectifs qui alimenteront bientôt les programmes des candidats aux prochaines élections.

Cet appétit de politique semble se retrouver dans le très grand succès, tant critique que public, qu'a rencontré le spectacle de Joël Pommerat *Ça ira (1) Fin de Louis*. Trois Molières et une tournée qui, de Nanterre à São Paulo en passant par Clermont-Ferrand, s'étire de 2015 jusqu'à l'été 2017 à tout le moins : voilà qui prouve un remarquable enthousiasme pour cette « fiction politique contemporaine inspirée de la Révolution française (2) ». Une évocation de la Révolution qui ne suscite aucun clivage, c'est stupéfiant. Il est vrai qu'il y est moins question d'elle à proprement parler que d'un « espace-temps imaginaire où se croisent les faits et les ressentis », pour citer l'auteur. Ah, les « ressentis »...

Du côté des faits, tout est imperturbablement actualisé, de l'« endettement cumulé » à l'« état de décomposition de nos institutions » et aux « terroristes ». Mais surtout, aucun personnage historique n'est désigné par son nom réel, à l'exception de Louis XVI. Excellente idée, qui décontracte, puisqu'il n'y a nul Robespierre à l'horizon, certaines de ses positions, diluées et comme floutées, se retrouvant attribuées à divers intervenants. Autrement dit, on a bien un spectacle sur la Révolution française, puisque Louis est fortement présent, mais elle est avant tout le symbole de toute révolution, et l'accent va se porter sur les enjeux « éternels », le bon vieux dilemme moral : révolution ou évolution ? Compromis ou violence ? Pour faire advenir la justice sociale, est-il inévitable d'en passer par des exécutions sommaires ?

Si le public n'est pas invité à voter comme dans les spectacles de Robert Hossein, il n'en est pas moins

« immergé », puisque les acteurs s'interpellent souvent depuis la salle même, sur fond de huées ou de canonnades. La révolution est une émotion, et l'idéal, c'est bien triste, se saut au contact d'une réalité conflictuelle... On comprend mieux l'unanimité, face à ces clichés dûment revivifiés.

Quand le champ politique est investi comme politique, et non plus comme support d'une morale apolitique, il semble que l'unanimité soit plus difficile à trouver. Auteur et interprète, Nicolas Lambert propose un documentaire théâtral en trois volets. Le dernier de cette « trilogie de l'a-démocratie » (3), *Le Maniement des larmes*, présente les éléments d'un dossier, vif et mouvementé, portant en particulier sur les liens entre les ventes d'armes (nucléaires) et le financement des campagnes présidentielles de MM. Édouard Balladur et Nicolas Sarkozy.

On pourrait craindre l'ennui terrassant, celui qui accompagne souvent les bonnes intentions démonstratives. C'est le contraire. Lambert, seul en scène, est tour à tour et entre autres M<sup>me</sup> Anne Lauvegeon, la présidente d'Areva, M. Sarkozy ou M. Ziad Takieddine, l'un des « héros » de l'histoire. De conférences de presse en discours officiels, d'extraits d'écoutes téléphoniques en interviews à la radio, de brèves séquences rythmées par des passages musicaux viennent composer une comédie noire du pouvoir sous la V<sup>e</sup> République, où tout est vrai, et tout est incroyable, et on rit. Il n'y a pas de quoi, pourtant. Mais c'est le beau rire libérateur de qui commence à s'approprier la compréhension d'un système tordu. Pour ce théâtre qui éclaire avec jubilation, les programmateurs devenus pourtant si attentifs aux questions politiques sont paradoxalement absents dans un bel ensemble. On n'ose croire qu'ils n'aiment soutenir que ce qui ne dérange ni les tutelles ni les soutiens financiers privés...

EVELYNE PIEILLER.

(1) Daniel Jeanneteau, directeur, communiqué de presse.

(2) Joël Pommerat, *Ça ira (1) Fin de Louis*, Actes Sud-Papiers, Arles, 2016, 144 pages, 15 euros. Extrait de la quatrième de couverture.(3) Nicolas Lambert, coffret : *Bleu-Blanc-Rouge. L'a-démocratie*, comprenant *Elf*, la pompe Afrique, *Avenir radieux*, une fission française. *Le Maniement des larmes*, L'Échappée, Paris, 2016, 3 x 128 pages, 30 euros. Représentations au théâtre de Belleville, à Paris : *Le Maniement des larmes*, jusqu'au 4 décembre ; *Elf*, la pompe Afrique, du 7 au 23 décembre ; *Avenir radieux*, une fission française, du 14 au 30 décembre.

## JOURNALISME

## Cristalliser l'air du temps

D'ABORD INTITULÉE « article-variété » aux alentours de 1840, la chronique est un genre journalistique dont les vertus n'ont jamais cessé d'enthousiasmer les lecteurs. Ni article d'actualité ni poème en prose, elle reste un objet éminemment littéraire. Les chroniqueurs sont des flâneurs, un peu poètes, un peu « preneurs de pouls » de la société, qui s'attachent à décrire leur environnement et les hommes qui s'y meuvent sans privilégier les grandes questions technocratiques ou politiques. Leurs écrits courts, destinés à surprendre, abordent tout sujet par le travers, avec panache. Des innovantes *Lettres parisiennes* de Delphine de Girardin (1843) aux « Modernités » du grand romancier Italo Svevo, écloses dans la presse triestine, en passant par les boulevardiers du XIX<sup>e</sup> siècle (Alphonse Karr, Aurélien Scholl, Émile Bergerat), les « Merles blancs » de Francis de Miomandre qui nidifiaient dans *Les Nouvelles littéraires* ou les fameuses digressions d'Alexandre Vialatte perché sur *La Montagne*, on ne compte pas les pages merveilleuses de la chronique.

La double publication des recueils de l'Argentin Roberto Arlt (1900-1942) et du Français Marc Bernard (1900-1983) offre l'occasion de souligner la singularité du genre, qui, pour paraître mineur, n'en a pas moins une portée fort peu picrocholine. On en jugera à l'aune des *Dernières Nouvelles de Buenos Aires* (1) d'Arlt, ce romancier sombre et puissant (*Les Sept Fous*, 1929) qui a ouvert à la littérature argentine une voie singulière, conjuguant réalisme et fantastique urbain. Il se lance au gré de ses chroniques dans des exercices étourdissants de sociologie à la volée, au fil de scènes de rue ou de mœurs, de portraits d'escrocs à la « démarche oblique », d'enfants misérables, de chômeurs et de déclassés contraints aux hôtels calamiteux. Selon des modalités intimes, chaque chroniqueur adopte une position singulière, et il est peu probable que Bernard ou Arlt aient pu souscrire à l'humilité du Japonais Sōseki racontant ses journées dans *À travers la vitre* (2), en 1915 : « Je vais aborder des sujets si ténus que je dois bien être le seul à m'y intéresser. » L'apre rictus d'Arlt, caustique et amer, ou le sourire bienveillant de Bernard, romancier natif de Nîmes,

ami de Jean Paulhan, cherchant à distraire son lecteur avec sa vie domestique, disent tout autre chose.

Les chroniques de Roberto Arlt, rédigées pour *El Mundo* entre 1928 et sa mort, sont la matière qui a nourri ses chefs-d'œuvre. Branché sur l'inquiétude du monde, souvent ironique quant à ses contemporains, soucieux du combat des femmes, de faits divers ou d'esthétique, il est d'abord un perplexe qui refuse la mystification du « progrès » : « J'en ai ma claque de la question du progrès. N'importe quel hurluberlu que je croise sur mon chemin, dès que je commence à râler parce que cette ville n'est pas vivable, me bassine avec cette sentence : "Vous ne le voyez donc pas, le progrès est en marche." (...) Aujourd'hui, les gamins, on vous les met dans une petite cour bien sombre et humide avec tellement de courants d'air qu'on ne peut qu'attraper une pneumonie cholérique. »

Plus apaisé, Marc Bernard renoue dans ses *Vacances surprises* (3), publiées dans *Le Figaro* au cours des années 1960, avec les moments où son esprit gambade, même si la vie collective, vaste sujet d'étonnement, lui inspire des doutes similaires : « Il est une lutte que tout notre immeuble suit avec une attention passionnée : celle contre les prix. Certes, on ne les ménage pas, il suffit pour s'en assurer de se promener dans Paris, de lire les communiqués de victoire que l'on publie dans la plupart des boutiques. On les "pulvérise", on les "sacrifie", on les "écrase" ; à notre étonnement, les prix paraissent ne pas se porter plus mal. » Comme disait Vialatte, « le monde offre un spectacle confus. On l'aperçoit à travers la presse comme à travers une vitre embuée ». Les chroniqueurs, adeptes des audaces narratives et forts d'une lucidité joueuse, désembuent la vitre...

ÉRIC DUSSERT.

(1) Roberto Arlt, *Dernières Nouvelles de Buenos Aires*, traduit de l'espagnol (Argentine) par Antonia Garcia Castro, postface de Ricardo Piglia, Asphalte, Paris, 2016, 208 pages, 18 euros.(2) Sōseki, *À travers la vitre*, traduit du japonais par René de Ceccatty et Riōji Nakamura, Payot & Rivages, Paris, 2001, 176 pages, 6,10 euros.(3) Marc Bernard, *Vacances surprises*, Finitude, Le Bouscat, 2016, 160 pages, 15,50 euros.

## DANS LES REVUES

□ **SURVIVAL**. Ce que pourrait être la politique étrangère du Parti républicain après la bourrasque Donald Trump ; la nouvelle ère pétrolière ; cryptographie et souveraineté. (Vol. 58, n° 5, octobre-novembre, bimestriel, abonnement : 165 euros par an. – Washington, DC, États-Unis.)

□ **NEW LEFT REVIEW**. Susan Watkins analyse les causes et le sens du vote en faveur du « Brexit ». Perry Anderson se penche sur quatre formes d'acclimation intellectuelle des travaux d'Antonio Gramsci, par Stuart Hall, Ernesto Laclau, Ranajit Guha et Giovanni Arrighi. (N° 100, mai-juin, bimestriel, 12 euros. – Londres, Royaume-Uni.)

□ **LA PENSÉE**. Guerres, dépenses militaires, puissance de feu, lieux de tension, ventes d'armes, États marchands : au terme d'une analyse, tableaux à l'appui, il apparaît en conclusion que « l'alarme militaire est aussi urgente que l'alarme écologique ». (N° 387, juillet-septembre, trimestriel, 19 euros. – Paris.)

□ **MÉDIUM**. Quelle guerre ? Quelle victoire ? Questions aux résonances multiples dans le contexte des récentes attaques djihadistes. « Plus le politique militarise son propos, plus il le dépolitise », observe Régis Debray et François-Bernard Huyghe. (N° 49, automne, trimestriel, 14 euros. – Paris.)

□ **ESPRIT**. Dans cette livraison consacrée aux États-Unis, plusieurs articles insistent sur la sécession des élites américaines (y compris progressistes), déconnectées des réalités sociales du pays. (N° 428, octobre, mensuel, 20 euros. – Paris.)

□ **GLOBAL ASIA**. « À quoi pourrait ressembler l'Asie dans vingt ans ? » Les auteurs abordent aussi bien les mutations économiques que les questions de défense, avec notamment le rôle du nucléaire. Deux articles sur les conséquences du « Brexit » en Asie. (Vol. 11, n° 3, automne, trimestriel, 15 000 wons. – Séoul, Corée.)

□ **REVIEW OF ARMENIAN STUDIES**. Une mise en perspective de la politique de l'Allemagne sur la question arménienne durant la première guerre mondiale et de l'implication des officiers allemands dans les troupes ottomanes. (N° 323, septembre, semestriel, 9 dollars. – Ankara, Turquie.)

□ **POLITIQUE**. En marge du dossier « L'utopie au XXI<sup>e</sup> siècle », la revue belge décrypte l'accord migratoire signé entre l'Union européenne et la Turquie, et s'interroge sur l'avenir de la gauche britannique après le « Brexit ». (N° 96, septembre-octobre, bimestriel, 9 euros. – Bruxelles, Belgique.)

□ **QUESTIONS INTERNATIONALES**. Un dossier complet sur l'Algérie à l'heure où ce pays, pourtant confronté à d'importants défis internes et externes, fait figure de pôle de stabilité dans le monde arabe. (N° 81, septembre, bimestriel, 10,10 euros. – La Documentation française, Paris.)

□ **AUJOURD'HUI L'AFRIQUE**. Un reportage jette une lumière crue sur le quotidien des habitants de Bamako. À la corruption, à la violence et au chômage répondent les luttes syndicales, les initiatives politiques et le dynamisme culturel. (N° 141, septembre, trimestriel, 7 euros. – Bagnole.)

□ **NUOVA SOCIEDAD**. La « légende » Fidel Castro. Où l'on apprend qu'en 1973 le « visionnaire » aurait prédit que les États-Unis négocieraient avec Cuba quand ils auraient un président noir et que le pape serait latino-américain... (N° 265, septembre-octobre, bimestriel, abonnement un an : 107 dollars. – Buenos Aires, Argentine.)

□ **PROBLÈMES D'AMÉRIQUE LATINE**. Un dossier consacré à la Colombie, sous l'angle de la violence. (N° 100, 2016/1, trimestriel, 20 euros. – Éditions ESKA, Paris.)

□ **ALTERNATIVES SUD**. Dans une perspective « décoloniale », ce numéro évoque les contremodèles et les résistances au néolibéralisme dans les pays du Sud : décroissance, *buen vivir*, biens communs. (Vol. XXIII, 2016/3, trimestriel, 13 euros. – Cetri, Louvain-la-Neuve, Belgique.)

□ **XXI**. Au Burundi, le pouvoir use de la peur pour durer ; les ultraorthodoxes en Israël ; Flint, cette ville des États-Unis empoisonnée à l'eau plombée ; crainte de la réémergence du virus Ebola en Afrique de l'Ouest. (N° 36, automne, trimestriel, 15,50 euros. – Paris.)

□ **CAHIERS D'HISTOIRE**. Le dossier intitulé « Partir, travailler, s'organiser (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles) » décortique la question des migrations économiques : rôle des réseaux dans l'intégration des migrants, engagement syndical, etc. (N° 132, juillet-septembre, trimestriel, 17 euros. – Paris.)

□ **MIGRATIONS SOCIÉTÉ**. L'évolution de l'accueil des réfugiés en France et en Europe, depuis la convention de Genève de 1949 jusqu'à l'europanisation du droit d'asile entamée en 2003. Ou comment l'on est passé du réfugié bienvenu au demandeur d'asile indésirable. (Vol. 28, n° 165, juillet-septembre, bimestriel, 17 euros. – Ciemi, Paris.)

□ **SAVOIR/AGIR**. La jeunesse des campagnes, peu étudiée, ne se « distingue ni par son excellence ni par ses troubles ». On oublie trop souvent les clivages de classe, de sexe ou encore de race qui la traversent. (N° 37, septembre, trimestriel, 10 euros. – Éditions du Croquant, Vulaines-sur-Seine.)